

NOTE DE LECTURE par Maryse Dubouloy, nouvelle revue de psychosociologie n°4, 2007  
Le politique entre les pulsions et la loi.  
Jacqueline Barus-Michel  
érès 2007

38 Dans ce nouvel ouvrage, Jacqueline Barus-Michel choisit le champ du politique pour nous parler de cette « possible-impossible » articulation du psychique et du social. Son point de départ, la proposition d'Aristote : « l'homme est un animal politique ». Parmi les nombreuses définitions que l'auteur donne du politique, on peut en première instance retenir celle-ci : le politique concerne « l'invention et la construction des rapports et des échanges, l'explicitation voulue et acceptée des projets, des problèmes qui se posent en termes de paradoxes. »

39 Si l'homme est un être par nature prisonnier de pulsions, il est aussi et surtout un être social de langage, un être de culture (chapitre 1) ce qui lui permet de poser les deux interdits fondamentaux (Lois) : l'interdit de l'inceste et l'interdit de l'anthropophagie. C'est sa capacité langagière qui permet à l'homme de donner du sens à son expérience, d'échanger avec les autres, d'avoir accès à l'imaginaire, au symbolisme et de construire des organisations et des solidarités au nom de valeurs qui le dépassent et qui contribuent au « vivre ensemble » et à l'édification de la cité. Grâce au langage, il accède à la liberté (dégagement) puis à la solidarité (engagement). Il s'agit donc d'examiner la place occupée par l'autre (chapitre 2) et les différents liens qui relient les individus entre eux – nécessité, sentiment, contraintes (chapitre 4), et plus particulièrement parmi tous ces autres : le tiers, la femme (chapitre 3) et le chef (chapitre 5). L'autre est ce semblable si différent. C'est cette différence qui appelle le politique pour instituer une égalité de droit et réguler les différences. Le tiers est cet autre qui permet de remettre du liant ou de la distance (parfois sous forme de loi) quand l'autre devient insupportablement trop différent ou dangereusement trop semblable, quand la tentation de la discrimination, du rejet, de la destruction ou au contraire la fusion prennent le pas sur la solidarité.

40 A propos de différence et d'altérité, Jacqueline Barus-Michel consacre un chapitre entier – le plus long du livre, à la femme. L'auteur y fait le constat de l'inégalité et la disqualification des femmes, à travers les âges et les cultures, le tout soutenu par des thèses et des théories (y compris de la part de psychanalystes – à commencer par Freud). Pourtant, il n'y a pas de doute, la femme n'est pas un seul fait de nature ou même de culture (de Beauvoir, 1949), elle est aussi un sujet social à part entière, un animal politique. Les faits le démontrent. Luttant et conquérant, jour après jour sa place dans la cité, elle affirme, à partir de sa « différence<sup>[1]</sup> [1] Terme emprunté par l'auteur à Derrida. ...

suite » sa capacité à penser celle-ci et à en faire l'histoire – malgré des disparités locales fortes, des retours en arrière. « Il faut s'y faire, la femme parle, elle manie le langage, elle symbolise, elle crée » (p. 85).

41 Il est un « autre » qui occupe une place particulière : le chef. Reprenant diverses théories explicatives de la figure du chef – que ce soit le mythe de la « horde primitive » développé par Freud dans *Totem et tabou* (1913), le chef charismatique « reflet narcissique du collectif » (p. 107), la personnalité autoritaire profitant des crises et de la faiblesse du groupe pour instaurer sa domination, ou encore les chef-héros, Jacqueline Barus-Michel montre combien toutes ces figures renvoient à une représentation paternelle du chef, répétition de relations familiales infantiles (notion développée dans la chapitre 7). Elles démontrent également la confusion qui s'instaure entre l'être et l'avoir quand on est dans le registre du pouvoir. Le chef qui a le pouvoir oublie fréquemment qu'il exerce une fonction qui lui est conférée par des hommes bien décidés à agir en sujets sociaux et à se gouverner eux-mêmes : c'est l'idée de la démocratie qui s'est imposée dans une Grèce polythéiste où les dieux étaient à l'image de l'homme (et non l'inverse).

42 En matière de politique, l'auteur nous dit (chapitre 6) que ce n'est pas l'interdit de l'inceste et la Loi du Père, comme nous l'a appris Freud, qui est fondateur, c'est l'interdit de l'anthropophagie, qui remet le père en position de semblable dans le Groupe, et c'est ce dernier qui fait Loi. Sur cette base, les sujets acteurs citoyens vont construire des modes de régulations de la coopération, de la préservation des plus faibles et du vivre-ensemble.

43 L'auteur nous rappelle aussi que la démocratie a une propension très nette à s'enliser dans toutes sortes de dérives. Il faut toute la vigilance et la solidarité des sujets sociaux et politiques (hommes et femmes) – et la capacité à sublimer les pulsions, pour maintenir cet « impossible-possible » de la démocratie, d'une société sans pères. Cependant, Jacqueline Barus-Michel note que la tentation de considérer la société sur le modèle familial a la vie dure (chapitre 7). Cette idéologie conservatrice permet de maintenir des inégalités (à l'image des enfants et de la femme...), ainsi que l'obéissance, elle déresponsabilise et limite la liberté de créer, et d'inventer. De la même façon, la religion dont une des vocations est de créer de la cohésion, de donner du sens qui a valeur de vérité, immobilise la société : elle propose un idéal dont l'horizon temporel est...l'éternité, quand le politique ambitionne de construire (et déconstruit) la cité en permanence... Ceci ouvre la brèche pour toute sorte d'idéologies ou religions « car tout le monde ne se sent pas le courage ni la capacité de vivre cette incertitude et cette ne remise en question perpétuelle. On a envie de se reposer sur le socle de certitudes garanties par la religion, l'idéologie, la tradition, les autorités, les savoirs et les pouvoirs. Se démettre de la liberté et de la responsabilité, et s'en remettre à Dieu, aux Pères, aux Chefs, quitte à se faire duper (p.157) ».

44 Autre danger pour le politique : l'hypermodernité (chapitre 8). Si, en instituant l'individu, le choix, la liberté, la modernité avait aussi apporté l'illusion que l'homme allait changer le monde, l'hypermodernité contemporaine, aidée en cela par les technologies, la suprématie de l'économique, a, quant à elle, produit l'illusion que l'individu, dorénavant au centre du tout, ne serait plus un individu structuré par le manque (Freud). Les fantasmes de toute-puissance (et leur pendant la totale-impuissance), inhibant toute

réflexivité, nient la complexité et le paradoxe, marquent un retour à l'archaïque et au pulsionnel et ouvrent les vannes de toutes les violences. La violence, qui est aussi la contrepartie de la fragilisation des identités individuelles et collectives, signe l'incapacité à la symbolisation, le passage du dire au faire, et une socialisation qui vole en éclat (chapitre 10).

45 La démocratie ne serait-elle qu'un rêve voué à « l'abâtardissement » dont le projet de Bush pourrait être une illustration (chapitre 12) ? Certainement pas. Elle est l'affaire de tous, elle repose sur « la vertu citoyenne, effort de sublimation mis au service de la cité ». La liberté, l'égalité et la justice, principe de base de la démocratie selon Aristote, n'en restent pas moins des utopies indispensables à la construction d'une cité démocratique toujours en devenir.

46 En conclusion, Jacqueline Barus-Michel nous rappelle que, si l'homme doit apprendre à parler, il doit aussi faire l'apprentissage du politique. Celui-ci commence par l'art de penser. Il se poursuit par la découverte de l'autre, de la jouissance, mais aussi de la souffrance. Si être citoyen donne un supplément d'identité, le civisme apporte la dimension libidinale et morale à la citoyenneté. Quant à la civilité, elle apporte la reconnaissance de l'autre. On pourrait alors imaginer que, s'il y a apprentissage, il y a un progrès possible et que le politique et la démocratie sont en bonne voie. Cela voudrait dire que vous avez été un lecteur peu attentif. Assurance et tranquillité ne sont pas les registres favoris de Jacqueline Barus-Michel. Le livre se termine dans la tension. Car rien n'empêchera jamais au politique de se fourvoyer dans la politique. Car celle-ci est du côté de la réalité, de la décision et de l'action, là où le paradoxe devient contradiction ou le possible-impossible (l'utopie) devient impossible... Dira-t-on, avec Freud que gouverner est une chose impossible, comme éduquer ou guérir ? L'économique, l'hypermodernité (mais aussi le pulsionnel) auront-ils le dernier mot ou ne font-ils qu'occuper le devant de la scène alors que, en coulisses, le culturel et l'éthique résistent plus que jamais ? Alors le politique, la démocratie, histoire passée ? Utopie à venir ? Quotidien à reconquérir sans cesse ? Il ne faut pas désespérer. Tout ça, ce n'est pas pour rien c'est « pour être au-dessus de la condition animale, sauvés par la parole. Sisyphe remonte le rocher, condamné dans son corps et libéré dans sa tête » (p. 274).

47 *Le politique entre pulsions et la loi* est un livre personnel et engagé, entre optimisme et pessimisme, à l'écriture généreuse, laissant la part belle au lecteur. Il guide, stimule et accompagne une réflexion sur le politique plus qu'il n'apporte de réponses... Il renvoie le lecteur à lui-même, ses questionnements, ses contradictions ; il l'interpelle sur ses convictions, ses positions et ses engagements.

48 Maryse Dubouloy